

Alou et Assa

L'animateur :

Alou, vous êtes très fier de vous. Dites-nous pourquoi.

Alou :

J'ai 22 ans et j'ai pu voter aux dernières élections présidentielles et législatives ! La date limite d'inscription sur les listes électorales était fixée au 4 mars ; j'ai obtenu un rendez-vous le 3 pour recevoir mes papiers de jeune naturalisé. Il a fallu que j'aille les chercher de l'autre côté de l'Île-de-France, mais c'était ça ou ne pas pouvoir voter. Je n'ai pas hésité !

L'animateur :

C'était l'aboutissement d'un voyage de huit ans. Huit années pendant lesquelles vous avez traversé l'Afrique de la Mauritanie à la Libye, la Méditerranée, l'Europe de Lampedusa à Paris, et enfin un océan de démarches administratives ?

Alou :

C'est ma famille qui avait décidé que je devais partir pour la France, avec mon frère. Il avait seize ans, moi pas encore quatorze. Plus tard nous devons y trouver du travail, et aider les parents qui avaient investi beaucoup d'argent pour financer notre voyage.

Tu le sais Assa, dans nos sociétés patriarcales, personne, surtout pas les enfants, ne discute les décisions du chef de famille ; en l'occurrence, mon oncle, le frère de ma mère ; mon père était décédé... Les femmes obéissent aussi.

Ma mère aurait sans doute préféré que je reste auprès d'elle. Malvoyante, elle me faisait faire les tâches ménagères qu'on confie habituellement aux filles. Mes copains se moquaient parfois de moi, mais cela m'a aidé, plus tard, pour mon intégration en France. Dans mes familles d'accueil, j'aidais à la cuisine, à la vaisselle, au ménage... Ici c'est normal ; dans les sociétés patriarcales musulmanes...

L'animateur :

Et vous, Assa ?

Assa :

Tu as de la chance Alou ! Je vais encore devoir attendre de longues années avant de devenir français ; si je peux le devenir !

C'est moi qui ai décidé de partir pour la France. Ma famille, des petits paysans maliens, était trop pauvre. J'ai voulu venir en Europe, là où il y a de l'argent, pour les aider.

Un de mes cousins, commerçant en Mauritanie, m'a aidé à financer le voyage, à payer les passeurs...

J'ai traversé le Mali, la Mauritanie, le Maroc, la Méditerranée, l'Espagne et la France, jusqu'à Paris. Avec deux copains, rencontrés durant le voyage, nous voulions aller en Allemagne, mais je me suis arrêté là. C'était il y a quatre ans ; j'avais quinze ans. Un an de trop pour bénéficier d'une naturalisation automatique.

J'ai trouvé un employeur et une formation en alternance : couvreur-zingueur chez les Compagnons du tour de France ; on me dit que c'est le top, que j'ai eu de la chance... Maintenant, je veux trouver un logement indépendant, quitter une famille d'accueil qui m'a beaucoup aidé, commencer à aider mes parents au pays...

L'animateur :

Comment s'est passé le voyage jusqu'en France ?

Alou :

Nous étions entassés, serrés les uns contre les autres, sur la plateforme d'un pick-up qui nous emportait de Mauritanie en Lybie, en passant par Bamako et Tombouctou au Mali, puis en traversant les déserts algériens et Libyens, jusqu'à Tripoli. Plus de cinq mille kilomètres ! Des jours et des nuits secoués sur des routes et des pistes défoncées...

Les conducteurs s'arrêtaient toutes les deux ou trois heures. Nous pouvions descendre nous dégourdir un peu les jambes, chasser les fourmis qui tétanisaient nos muscles et nous ankylosaient tout le corps.

Je devais veiller sur mon frère ; il faisait parfois des crises d'épilepsie. S'il en avait une, personne ne l'aiderait, sauf moi...

Le jour, la bâche à l'arrière du pick-up fournissait un peu d'ombre. Mais sous le soleil tropical, l'atmosphère sur la plateforme devenait vite une fournaise. Et l'eau était rationnée...

La nuit, il fait froid dans le désert. Nous n'avions ni vêtements chauds ni couvertures dans nos maigres bagages. Nous étions en mode survie...

Mais c'est quand nous étions contrôlés par des gardes, au passage des frontières ou ailleurs, que j'ai eu le plus peur. Ils étaient armés de fusils d'assaut. Je ne crois pas qu'ils étaient des douaniers, des policiers ou des militaires. Plutôt des passeurs et des trafiquants...

Les conducteurs les payaient pour que nous puissions continuer. Ce sont eux qui avaient l'argent du voyage payé par ma famille. Ce sont aussi eux qui avaient nos passeports. Nous n'avions sur nous que des certificats de naissance.

Nous devons souvent montrer que nous étions de bons musulmans. On nous faisait lire des sourates du coran. Heureusement, ma famille m'avait inscrit à l'école coranique ; je m'en sortais bien... Pour les tricheurs démasqués, c'était la mort.

L'animateur :

Terrible ! Et pour vous Assa

Assa :

J'ai eu un peu plus de chance.

J'ai voyagé en bus jusqu'à Nador sur la côte méditerranéenne, au Maroc. Pas par les plus grandes routes... On nous déposait juste avant les frontières, que nous passions à pied par les chemins de contrebandiers. Puis nous retrouvions un bus... Tout était organisé par les passeurs.

Arrivés à Nador, nous n'avons pas essayé de franchir les grillages qui séparent la ville marocaine de Melilla, sa voisine espagnole. On nous a fait attendre, cachés dans une forêt.

L'animateur :

Tripoli, Nador, c'est encore l'Afrique. Comment avez-vous traversé la Méditerranée pour arriver en Europe ?

Assa :

Après trois semaines, un bateau est venu nous chercher. Un petit pneumatique, une coquille de noix... Je n'imaginais pas qu'il puisse nous faire traverser la Méditerranée. J'ai vu ma mort arriver.

Heureusement, nous avons été rapidement secourus par un navire des garde-côtes espagnols qui nous a déposé à Malaga.

Malaga ! Enfin, j'étais en Europe !

Cela faisait plus d'un mois que j'avais quitté ma famille, et j'étais loin encore du bout du chemin...

Les passeurs avaient terminé leur travail ; j'étais livré à moi-même... J'avais fait un choix ; Je n'avais pas le droit d'avoir peur !

Alou :

Moi je suis entré en Europe par Lampedusa, une île italienne, après trois mois de voyage...

Les garde-côtes italiens nous avaient repérés au large de l'île et leur vedette nous avait remorqués jusqu'au port. Cela faisait deux jours et demi que nous naviguions sur ce rafirot. Plus de cinq cents migrants ; deux tiers d'enfants, certains d'à peine plus de dix ans ; entassés sur deux niveaux, le pont et la cale.

Rien à boire, presque rien à manger ; le bateau ne pouvait transporter que ses passagers et le carburant pour son moteur. Pour alléger encore, on nous avait fait jeuner trois jours sur la plage avant d'embarquer.

Comme pour toi, Assa, quand nous avons mis le pied sur le quai, sous le regard des policiers italiens, le travail des passeurs était terminé. Nous étions livrés à nous-même. C'était maintenant à moi et à mon frère de nous débrouiller pour aller jusqu'en France...

J'étais fier : mon frère et moi avions presque atteint l'objectif que nous avait fixé la famille.

J'étais triste : j'avais quitté mon pays ; ma mère était très loin. Quand pourrais-je la revoir ?

L'animateur :

Vous aviez mis un pied en Europe, mais la France était encore loin...

Assa :

À Malaga, j'ai passé deux mois dans un camp de migrants mineurs. Nous étions bien traités, mais quel ennui ! Pas d'école, pas d'activité... J'y ai rencontré deux autres jeunes, dont un avait le projet de rejoindre un proche en Allemagne. Alors quand l'occasion s'est présentée, nous avons embarqué clandestinement dans un train, direction la France !

Alou :

Comme toi Assa. Mon frère et moi avons été placés dans un centre d'hébergements de mineurs. Nous n'avions rien à faire, mais on nous donnait un peu d'argent, que nous économisions euro après euro. Au bout de trois mois, nous avons assez pour payer le bateau jusqu'au continent puis le bus jusqu'à Milan. Après quelques nuits dans la rue, nous avons pu prendre un TGV pour Paris. Nous sommes tombés sur des contrôleurs bienveillants : ils ont vu que nous n'avions pas de papiers mais nous ont laissé continuer le voyage...

Assa :

Mes copains et moi avons eu moins de chance. Comme nous n'avions pas de billets, les contrôleurs du train nous ont débarqué à Bayonne, où nous avons été pris en charge par la Croix-Rouge comme mineurs non accompagnés. La bonne nouvelle, c'était que nous ne pouvions pas être renvoyés en Espagne...

Mais nous avons toujours notre projet : aller en Allemagne. Alors, après trois jours à Bayonne, nous avons sauté dans le premier train venu. Il allait à Paris ! Où nous sommes sortis de la gare car nous avions faim...

L'animateur :

Racontez-moi votre arrivée à Paris.

Alou :

Ni mon frère, ni moi ne parlions français.

En sortant de la gare nous avons rencontré un homme : nous l'avions entendu parler et nous avons compris ce qu'il disait. Alors nous l'avons abordé et lui avons expliqué d'où nous venions. Il nous a accompagné en métro jusqu'au centre d'accueil des SDF, près de la station Jean-Jaurès...

La personne qui nous a reçu, après une longue attente, a compris : nous étions des MNA, des Mineurs Non Accompagnés ! Elle nous a tant bien que mal expliqué que l'ASE, l'Aide Sociale à l'Enfance, de Paris devait s'occuper de nous... Je crois avoir compris qu'on ne pouvait pas nous laisser retourner dormir dans la rue.

J'étais un peu rassuré... Je n'aurais peut-être pas du... Mais je ne pouvais pas deviner la violence de l'océan de démarches administratives qui nous attendait...

Assa :

Nous aussi, sortis de la gare nous avons abordé une dame à qui nous avons expliqué d'où nous venions. Elle nous a emmené dans un centre de la Croix Rouge. Nous avons été séparés. Je n'ai jamais revu le copain qui voulait aller en Allemagne. Alors je suis resté à Paris avec le statut de Mineur Non Accompagné...

L'animateur :

Alou, vous parlez d'un océan de démarche administrative ?

Alou :

Mon frère et moi avons été logés 4 mois dans une chambre d'hôtel ! Sans rien d'autre à faire qu'à attendre en regardant la télévision et à errer dans les rues de Paris, pas trop loin de l'hôtel pour ne pas nous égarer.

Nous passions de temps en temps des visites médicales. Personne ne nous a expliqué pourquoi, sans doute pour vérifier que nous étions bien mineurs, ni ce qui allait nous arriver ensuite...

En mai 2015, nous avons été séparés. Mon frère est parti dans un foyer de jeunes travailleurs, en proche banlieue de Paris, et moi dans une famille d'accueil, au sud de l'Essonne. J'ai retrouvé une vie presque normale. Bien sûr, ma famille me manquait ; elle me manque toujours...

À la rentrée scolaire, j'ai intégré une classe d'accueil des étrangers, au collège. J'y ai appris le français. Puis j'ai préparé un CAP en serrurerie-métallerie, que j'ai obtenu en 2018.

On m'a alors changé de famille d'accueil ; je me suis rapproché, géographiquement, de mon frère. Mais pendant un an je n'ai rien fait : plus de cours, pas de travail et surtout pas de papier !

Avec l'aide d'une éducatrice, j'ai fait une demande de naturalisation. Arrivé en France avant mes 14 ans, j'y avais droit sans condition. Sans condition...

L'animateur :

Sans condition ?

Alou :

Mon statut de Mineur Non Accompagné de moins de 14 ans n'avait pas été entériné par un juge des enfants... Nous avons dû faire une première requête de naturalisation, en sachant qu'elle serait rejetée. Mais ce rejet a permis de revenir sur l'erreur initiale et de la faire corriger.

La seconde requête a été acceptée. Mais que de temps et d'énergie perdus en démarches administratives kafkaïennes...

Enfin, le décret de naturalisation est paru. Mais cela ne suffit pas !

Il faut encore demander une carte d'identité ; et cela prend des mois et des mois. Puis, quand elle est prête, il faut obtenir un rendez-vous pour qu'on vous la remette. Pour être dans les délais pour m'inscrire sur les listes électorales, j'ai traversé toute l'Île de France, je suis allé la chercher dans le Val d'Oise...

L'animateur :

Qui peut imaginer que quelque chose qui est présenté comme un droit automatique puisse être aussi compliqué à obtenir ?

Et vous, Assa ?

Assa :

Moi, je n'ai passé qu'un mois à l'hôtel, puis 6 mois en foyer. J'allais à l'école près de la porte d'Orléans pour apprendre le français. Au hasard de rencontres avec des migrants maliens, je pouvais avoir des nouvelles de ma famille, voire les appeler au téléphone.

J'ai failli craquer et rentrer au pays ; un psy m'a aidé à surmonter la déprime.

Finalement, j'ai été placé en famille d'accueil. J'ai rencontré un artisan qui m'a fait confiance. Il m'a proposé un contrat en alternance comme couvreur-zingueur. Je prépare un CAP chez les Compagnons du devoir ; il paraît que c'est le top ! J'ai pu obtenir une carte de séjour pour le temps de mes études... Je cherche un logement.

Mais comme je suis arrivé en France à 15 ans, ma naturalisation n'est pas automatique. Alors je retournerai peut-être au Mali à la fin de ma formation...

Alou :

Ce serait dommage, Assa, après tout ce que tu as vécu pour arriver là ! Il paraît qu'on manque d'artisans qualifiés en France...

Moi je suis en alternance dans un atelier SNCF pour préparer un BTS. Quand j'aurai mon diplôme, je m'inscrirai en Licence. Ma famille me manquera toujours, mais ma vie est ici maintenant.